

Je ne savais pas que mon père allait mourir si vite. Le mot “cancer“, bien sûr, voilait l’horizon. Mais je pensais qu’il traverserait au moins les trois semaines de chimiothérapie et que nous saurions, alors, si le traitement allait ou non pouvoir le guérir. Je n’ai eu aucun pressentiment, aucune intuition le jour de sa mort mais il s’est tout de même passé, la veille, quelque chose de troublant. J’avais, ce jour, là, commencé la lecture d’un livre intitulé “L’usure des jours“, écrit par Lorette Nobécourt. Dans ce livre, l’écrivaine évoque son père en disant de lui : “Je n’ai jamais senti sa main posée dans mes cheveux, il ne m’a jamais prise dans ses bras, ni embrassée, je n’ai pas le souvenir d’un seul geste tendre de sa part.“. J’avais songé en parcourant ces lignes que j’avais été mieux lotie qu’elle, que mon père n’était pas non plus, quand j’étais enfant, un père très tendre, je crois qu’il ne savait pas, qu’il ne pouvait pas l’être, parce qu’il n’avait pas lui-même reçu beaucoup de tendresse. Il exprimait peu son affection mais j’ai tout de même le souvenir qu’il passait parfois maladroitement sa main dans mes cheveux. Je me rappelle aussi qu’il m’avait un jour rapporté d’un voyage en Hollande un petit coffret en bois peint. Il n’était pas indifférent, je savais qu’il m’aimait, juste il n’était pas très présent. Son regard, comme beaucoup d’hommes de cette époque, était surtout tourné vers son travail et ses activités militantes. Exister socialement était pour lui fondamental. Il venait d’un milieu ouvrier, marqué par l’exil, le déracinement. Je me souviens qu’il avait recopié dans l’un de ses carnets une phrase du roman de Kundéra, L’insoutenable légèreté de l’être, une phrase où l’héroïne principale, qui avait quitté la Tchécoslovaquie pour la France, redoutait en permanence qu’on lui dise retourne d’où tu viens. C’était aussi l’une de ses peurs et exister socialement était pour lui l’unique façon de conjurer cette profonde inquiétude, d’acquérir une légitimité à être là. A défaut de m’avoir donné la tendresse et l’attention que j’aurais aimé recevoir, mon père m’a ouvert les portes du monde des arts. Ce dont, sachant d’où il venait, je lui suis profondément reconnaissante. Lorsque nous vivions à Sallaumines et que, en tant que conseiller municipal, il s’occupait de la culture, il invitait souvent des artistes à la maison, il m’a aussi transmis son goût pour le cinéma et j’ai grandi entourée de livres, de disques et de tableaux peints par des artistes contemporains.

Dans ce livre que je lisais la veille du jour de la mort de mon père, après ce passage où elle évoque ce père si dur, Lorette Nobécourt raconte ensuite qu’elle a une nuit rêvé que son père était comme elle aurait aimé qu’il fût : tendre, protecteur et doux. Et que le lendemain matin c’était comme si une violence horriblement enfouie l’avait quittée. Elle avait dès lors trouvé assez de force et d’amour en

elle, pour couvrir son père, alors âgé de 90 ans, de sa propre tendresse. Et c'est avec douceur et bienveillance qu'elle était arrivée enfin à le prendre dans ses bras.

Ces lignes m'avaient beaucoup touchée et m'avaient paru m'indiquer un chemin. C'était la seule chose qu'il me restait à faire : envelopper mon père de toute la tendresse dont j'étais capable. Et j'ai, la nuit qui a suivi, fait un rêve qui évoquait clairement l'idée d'une profonde réconciliation.

Je ne pourrais jamais prendre mon père dans mes bras et l'envelopper de ma tendresse. La vie ne m'en a pas laissé le temps. Mais le fait que cette idée ait germé dans mon cœur, que cette réconciliation symbolique ait pu avoir lieu la veille du jour de sa mort m'apparaît comme un véritable cadeau et me laisse un profond sentiment d'apaisement.

Même si son départ est violent parce qu'il ne nous a guère laissé le temps de nous dire au revoir, même si ma tristesse est grande, je suis malgré tout heureuse qu'il ait cessé de souffrir et qu'il ne soit pas mort, comme la majorité des gens à l'heure actuelle, dans la chambre anonyme d'un hôpital, il est mort chez lui, dans son lit, dans sa chambre, entouré des objets qui lui étaient familiers.

Je tiens aussi à remercier ma mère qui a eu la présence d'esprit de refuser la trachéotomie censée permettre un transfert plus qu'incertain et, forcément douloureux vers l'hôpital. Le médecin assurait que mon père n'était plus en état de choisir. Ma mère, elle, a considéré qu'il était capable jusqu'au bout de décider de ce qui le concernait. Elle lui a demandé de lui serrer la main s'il préférerait ne pas retourner à l'hôpital. Alors qu'il devait mourir quelques instants plus tard, mon père a trouvé la force de serrer à deux reprises la main de ma mère, lui confirmant qu'il voulait rester chez lui. Un acte qui me paraît d'une très grande dignité.

L'écrivaine Virginia Woolf assure que ceux qui meurent permettent à ceux qui restent d'être davantage dans la vie, c'est ce que je nous souhaite à tous.